Samira El Ayachi, *Les femmes sont occupées*

Ed. de L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2019, 248 pages, 20 €

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/11287>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.11287

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2020

Pagination : 196-197

ISBN : ISBN 978-2-919040-50-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Samira El Ayachi, *Les femmes sont occupées* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1329 | 2020, mis en ligne le 01 avril 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/11287> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.11287>

Les femmes sont occupées

Samira El Ayachi, La Tour-d'Aigues, éd. de L'Aube, 2019, 248 pages, 20 euros.

Samira El Ayachi, lensoise de naissance, lilloise d'adoption, publie ici son troisième roman. Elle y met en scène une narratrice anonyme, une mère dite «célibataire», abandonnée par son ex, dès la naissance de «*Petit Chose*». Le géniteur de mari s'est esbigné fissa, parti courir d'autres jupons. Madame reste, ne quitte pas le navire. À elle d'assumer les multiples tâches, fonctions et identités: femme, seule, abandonnée, sans le sou ou presque, thésarde, actrice et metteuse en scène de théâtre. Ce dernier point, par les temps qui courent, lui vaut les sarcasmes de la conseillère du bureau d'aide sociale: «*il faut être pragmatique*», accepter n'importe quel petit boulot sous-payé faute de quoi la sanction tombe: «*En fait vous ne voulez pas vous en sortir.*» Et maintenant, voici notre héroïne embarquée dans l'aventure «maternité»! Cela fait beaucoup pour une seule vie, cela fait beaucoup pour une femme. Occupée. Bien trop occupée. Débordée même. Il faut faire face. Pas le choix. Rester debout. Assumer: répétitions, mise en scène, équipe, budget et administration, com', mais aussi les courses, une déclaration de perte de papiers, les cours à la fac, les ateliers théâtre, la garderie à trouver, la thèse à rendre, etc. «*Ça c'est pour le*

jour. Quand la nuit s'amène, c'est le trou. Apocalypse baby.»

Samira El Ayachi décrit, par le menu, les différents stades de cette nouvelle vie, apprendre à se débrouiller, seule, essayer le regard des autres, douter de ses capacités, «constamment», jusqu'à se rendre compte «à quel point ton intelligence est infectée par des idées toutes faites». Tout y passe jusqu'aux différentes étapes de son état mental depuis «l'impression d'être orpheline (comme "Petit chose")», de se sentir «seule, sale, finie», «quand le monde continue de tourner, ses copines continuent de vivre, de fumer, de boire, de jouir de la vie», jusqu'à s'efforcer que «personne ne remarque. Le changement. [...] La nouvelle configuration» histoire d'éviter «le regard d'apitoiement», en passant par la «culpabilité ancestrale – cette idiote» qui la fait devenir «complètement chèvre».

En ce moment, les hommes chez certaines auteures passent un sale quart d'heure. Ceux qui, en particulier, n'assument même pas leurs responsabilités de père. Il y a peu, Faïza Guène avait donné un roman particulièrement vif sur le sujet. Samira El Ayachi ressert le couvert. Une littérature féministe, une littérature de salut public qui dénonce les doxas, les images et les normes ingérées *ad libitum*, les contradictions de la société qui enserrant l'être et le corps des femmes dans des comportements, des attitudes, des devoirs, des activités, etc. Malgré la discourite ambiante, la société refourgue à madame la responsabilité d'assumer les rejets: difficile, voire impossible, de contester la figure séculaire de la maternité. Ce n'est pas pour rien que 85 % des familles dites «monoparentales» sont composées de mère. La justice? «La justice est un homme.» La société itou: «Tu es à la merci des horloges des hommes. Le temps des dehors fonctionne à la testostérone. D'ailleurs, ton corps a pris les devants. Court-circuité le

cours des choses. Étonnante adaptabilité darwinienne. Une fois descendue dans la jungle, la mère célibataire devient une animale comme les hommes. Tu n'as même plus tes règles.»

L'héroïne est donc anonyme. Cela garantit de ne pas l'isoler, de ne pas plaquer sur elle des *a priori* et des clichés. Puisque tu ignores qui je suis, semble dire l'auteure à son lecteur, tu t'intéresseras à la femme, l'individu dépouillé de toute appartenance. Samira El Ayachi emporte son lecteur du début à la fin. La phrase est courte, vive, nerveuse, saccadée à l'image du quotidien de cette anonyme «occupée». Le ton n'est jamais larmoyant. Plutôt distant. Pugnace. Il vaut mieux si l'on veut changer les choses. À tout le moins quelques mentalités.

M. H.